

## Allers-retours en terre étrangère

Chaque individu se construit d'emblée dans le rapport avec un autre. Ce dernier est un autre être humain qui présente à la fois des similitudes et des différences avec soi.

Un étranger serait alors un autre auquel on prête plus de différences que de similitudes, une sorte d'intrus dans la masse des semblables. Il s'agit d'un sujet, qui de par son existence, sa présence procure un sentiment d'insécurité, de malaise. On aimerait bien le faire disparaître ou le repousser très loin. L'étranger dérange quelque chose en soi.

On pourrait dire alors que ce qui définit un étranger c'est l'existence d'une frontière, d'une ligne au-delà de laquelle, l'autre perd sa qualité de semblable pour devenir un sujet inquiétant, un sujet que l'on ne connaît pas malgré son apparence familière, et qui menace le soi.

Quelles sont alors les réactions, les comportements possibles par rapport à cette peur de l'étranger ?

Il me semble que l'on peut distinguer deux mouvements psychiques opposés en fonction du rapport de chacun à ses propres bords, à ses frontières. Il s'agit de deux extrêmes sur un même continuum. Le premier consiste en une défense de cette frontière, sa revendication, dans une sorte de repli sur soi ; le deuxième correspond, au contraire, à la tendance à traverser et effacer cette frontière, pour un repli cette fois-ci dans l'autre étranger.

Pour illustrer cette idée, on peut s'appuyer sur les positions de philobate et d'ocnophile décrites par Balint dans la relation à l'autre et le lien à la sécurité première.

Si l'on prend l'image d'un chemin avec des poteaux tout le long, l'ocnophile est celui qui se cramponne à un poteau sans oser le lâcher, il a l'illusion d'être en sécurité tant qu'il reste en contact. A l'inverse, le philobate est celui qui passe son temps à courir d'un poteau à un autre, sans pouvoir se fixer. Il traite les autres comme un équipement faisant partie de son environnement, il a l'illusion d'être en sécurité tant qu'il peut dominer le paysage et voir ce qui s'y passe.

Si l'on applique cela à l'étranger, cet autre qui fait peur, on pourrait dire ici que :

L'ocnophile, celui qui se cramponne à l'autre, est du côté de celui qui franchit et efface les frontières. A l'inverse, le philobate incapable de se fixer, érige les frontières et les défend pour se protéger de l'étranger.

Le choix de l'une ou l'autre de ces postures est rarement un choix volontaire, délibéré et pensé. Il résulte d'une stratégie inconsciente issue de nos premiers rapports avec l'autre et donc des qualités de l'environnement et de notre rapport avec cet environnement.

Il va sans dire qu'il s'agit ici de frontière psychique, à distinguer des frontières physiques (c'est-à-dire induites par nos enveloppes corporelles) ou des frontières entre groupes,

entre pays. Néanmoins, si la distinction doit être faite, c'est aussi parce qu'elle permet de se poser la question des éventuels liens entre ces frontières ? Comment s'articulent le rapport intime à la frontière avec le rapport social/collectif à la frontière ? Sont-ils même en lien ? En d'autres termes, si l'intime est politique, peut-on dire que la xénophobie, le racisme, les guerres sont liés à une question subjective de la frontière, au rapport intime que chacun entretient avec ses bords psychiques ?

Je vais tenter d'approcher ces questions en commençant par décrire les formes que peut prendre la tendance à effacer ces frontières psychiques. Puis, comment s'articule, à l'inverse, la tendance à ériger des frontières et à les revendiquer. Enfin, on étudiera ce qui se passe au niveau de ces frontières dans une cure analytique.

....

Pour aborder la tendance à effacer les frontières psychiques, j'aimerais évoquer ici avec vous une peur de l'étranger que l'on pourrait qualifier de légitime, évidente, compréhensible par tous. Je parle ici de la peur face à un étranger qui agresse, qui viole, qui domine, qui met un autre sujet sous emprise. Quand on subit une effraction de ce type, l'étranger fait irruption au plus profond de soi et la peur envahit tout.

La solution qui peut se présenter alors est celle de tenter de rendre cet étranger qui s'impose familier, de l'intégrer en soi. C'est une sorte de traversée de frontière psychique pour sauver sa peau, une stratégie de survie.

Cette réflexion m'évoque bien sûr les travaux de Ferenczi et son « identification à l'agresseur ». En effet, au moment du trauma, la victime introduit un clivage entre ses perceptions propres et ses sentiments : elle vide son esprit pour pouvoir remplacer ses pensées et ses affects par ceux que l'agresseur a besoin de susciter en elle. Il s'agit de l'élimination par la victime de sa propre subjectivité, elle fait ce qu'il attend d'elle pour survivre et juguler sa peur. Elle développe ainsi une sensibilité et une compréhension exceptionnelles à l'égard de l'assaillant. La victime estompe les différences entre elle et son agresseur, pour s'en approcher et l'intégrer en elle. L'identification à l'agresseur a donc pour effet de faire disparaître ce dernier en tant que réalité extérieure : l'agresseur devient intrapsychique et c'est précisément en cela que ce qui était initialement étranger, ce qui faisait effraction s'installe, prend place en soi. Lorsque l'agresseur devient intrapsychique, ce n'est plus un objet à proprement parler, mais une partie du Moi. Il n'y a plus de question de frontière, tout se passe comme si le Moi avait subi un implant.

Ce mécanisme d'identification à l'agresseur ne se rencontre pas uniquement chez des patients victimes de traumatismes importants dans l'enfance. On peut le retrouver également dans les cas d'abandon affectif où le sentiment d'isolement peut être terrible, le monde entier est ressenti comme étranger. Pour palier cette angoisse, on s'approche le plus possible de l'étranger, on se colle à lui, on l'observe, on le délimite, puis on se fond dans sa façon d'agir, d'apparaître au monde. On est alors dans le sillage de la théorie du faux-self de Winnicott, cette soumission de l'un à ce qu'il croit deviner du désir de l'autre à son égard. Fasciné par la vie psychique des autres, le faux-self passe son temps à l'intérieur d'eux avec l'illusion d'y être en sécurité.

Là aussi donc tout est fait pour supprimer les frontières psychiques entre soi et l'étranger qui nous entoure.

Si cet étranger devient familier c'est parce que d'une certaine manière on se fait disparaître soi, c'est son identité que l'on rapproche artificiellement de celle de l'autre pour que cette dernière nous paraisse moins étrangère. Il me semble qu'au fond, il s'agit ici de la crainte de connaître à la fois sa propre identité et l'identité de l'autre. Comme l'explique Devereux dans son texte sur la renonciation à l'identité, ces peurs ont un fondement particulier et je cite « d'une part, dès qu'on reconnaît qu'untel possède une identité, on admet la possibilité qu'on peut en avoir une, et, d'autre part, on réduit d'une unité le nombre de ceux avec lesquels on peut se confondre, et être confondu. De plus, en se permettant de reconnaître la nature réelle, l'identité d'une personne, en comprenant même un secteur restreint du monde extérieur, on permet à ce secteur de faire une impression sur soi-même. Enfin puisque tous les êtres humains se ressemblent, en reconnaissant l'identité d'un autre, on se reconnaît soi-même. » *Fin de citation*

Ces patients-là quand ils viennent en analyse font tout leur possible pour éviter d'être compris. Leurs dires, leurs comportements mènent à un but inconscient : la volonté de ne pas être compris, défini. L'objectif principal est de rester dans l'ombre. C'est en quelque sorte la résistance dans toute sa splendeur : évasion, déguisement, désir d'empêcher l'analyste de connaître et de définir l'identité du patient et de le fixer.

La peur de l'étranger s'apparente alors à une peur de se découvrir soi, de rencontrer l'étranger en soi. Il y a là quelque chose de vertigineux. Le patient fait tout pour s'en éloigner, il renonce à sa singularité. Il passe vainement son temps à traverser les frontières pour aller se fondre dans l'autre et se sentir moins étranger à l'espèce humaine.

C'est ainsi que la peur de l'étranger (extérieur à soi) et la peur de rencontrer l'étranger en soi sont intimement liées, elles se font écho dans un rapport dialectique.

La question de l'étranger pose donc en miroir la question du soi. Tant que celui-ci n'est pas appréhendé, c'est un sentiment de non-appartenance à l'espèce humaine qui prédomine. Tout autre est un étranger autant que l'on se sent étranger à soi-même.

....

Qu'en est-il à présent de ceux qui ne cessent de tracer des frontières et de les espérer infranchissables ? Comment se fait-il que ceux-ci paraissent de plus en plus nombreux ?

Celui qui durcit les frontières n'a de cesse de mettre de la distance avec l'étranger pour ne pas être atteint, cette distance lui donne un sentiment de contrôle et donc de sécurité.

Or, il me semble que ce mouvement est renforcé par des courants spécifiques à nos sociétés, il est à mettre en perspective dans l'évolution plus générale du lien à l'autre. C'est comme si ce lien était de plus en plus difficile à ressentir, à faire vivre.

Peut-être sommes-nous dans une période où on retient de préférence les traces négatives, c'est-à-dire le mal que peut me faire l'autre et que cela repousse d'autant aux oubliettes le sentiment d'appartenance à l'humanité ?

A l'instar de la pandémie de covid 19 qui a rendu tangible sous forme de contagion, l'idée que personne n'est imperméable à personne, tout le monde peut me contaminer.

A l'instar aussi du système socio-économique dans lequel nous évoluons qui nous fait miroiter qu'on n'a plus besoin de personne et qu'en plus cela nous fera gagner du temps :

Je n'ai plus besoin de cette femme à la caisse du supermarché, je peux scanner mes courses seul,

Je n'ai plus besoin de faire la queue pour acheter mes billets auprès de cet employé, je peux le faire seul avec mon téléphone,

Je n'ai plus besoin d'aller voir un médecin, je peux saisir mes symptômes sur l'IA, et je saurai ce dont je souffre.

Je peux me passer de l'autre et cela me rassure. L'autre du quotidien disparaît me laissant l'illusion d'être ainsi plus en sécurité.

La relation à l'autre est alors perçue comme une prise de risque, une confrontation à l'incertitude. C'est comme si le sentiment d'appartenance à l'humanité, c'est-à-dire ce que je partage avec tout autre, était relégué au rang d'utopie dangereuse et puérite.

Et quelles conséquences sur le rapport à l'étranger ? La frontière entre soi et l'étranger est alors positionnée de plus en plus proche de soi. Le périmètre où l'autre peut être un semblable, avant d'être un étranger, rétrécit à vue d'oeil. La masse des semblables diminue aussi vite que la peur de l'étranger s'intensifie. Chacun vit en silo avec sa petite minorité, sa petite communauté.

On est ainsi de plus en plus sensible à la différence que l'on perçoit comme menaçante pour notre petit moi atrophié. L'autre est assimilé à un ennemi, à un étranger face auquel le moi se resserre jusqu'à ne plus former qu'un noyau défensif, armé contre l'adversité. C'est alors la rage d'être du bon côté, d'avoir raison qui lamine le lien entre tous. Chacun est sommé à chaque instant de choisir son petit camp.

En parallèle, pour avoir le sentiment d'exister, on nous fait croire que poster des images de soi en cascades sur les réseaux sociaux nous procurera un sentiment de réalité. C'est pourtant tout le contraire. Ce n'est qu'accumulation et juxtaposition de millions de narcissismes en souffrance qui jouent désespérément des coudes pour être regardés, aperçus le temps d'un « coeur sur toi » ou d'un « pouce levé ». Chacun s'exprime mais plus personne n'échange. Les failles narcissiques sont alors aussi béantes que les photos sont nombreuses. Les réactions de l'autre, ses likes, ses smileys sont rarement à la hauteur et souvent frustrants.

Tout cela fournit un terreau idéal pour le narcissisme des petites différences au détriment du lien d'humanité qui est remplacé par un lien d'excitation voire d'irritation.

....

Si aucune des positions que ce soit revendiquer les frontières ou les supprimer ne semble constituer une voie idéale, on peut maintenant se poser la question de ce qu'il se passe dans une cure avec ces frontières psychiques. Cela mène d'ailleurs à une autre question : Où se placer autrement qu'à la frontière pour aller à la rencontre de l'autre ?

Exercer la fonction de psychanalyste, c'est accepter de rencontrer un étranger, un autre que soi dont on ne sait rien. C'est une aventure particulière sans témoin, sans protocole, un saut dans l'inconnu.

Et pourtant, être psychanalyste, c'est aussi accueillir quelqu'un qui nous dira souvent tout dès la première séance, précisément au moment où nous serons les plus étrangers l'un à l'autre.

Côté patient, aller voir un psy, c'est rencontrer un étranger pour lui parler de soi, de ce qui ne va pas, de cette partie de soi qui est restée étrangère à soi-même.

Plus précisément, au sein du patient qui vient consulter, ce sont peut-être deux étrangers qui se méconnaissent, qui n'osent pas encore tout à fait se regarder et qui pourtant partagent la même enveloppe corporelle.

Cela me rappelle les propos de Pontalis dans la force d'attraction « l'analyse est la rencontre entre deux étrangers et entre ce qu'il y a de plus étranger en chacun d'eux », il poursuit aussi en écrivant je cite « le contre-transfert peut-être défini comme le transfert en soi de l'étranger, de ce qui est le plus étranger au patient ».

Pour parler plus concrètement, on peut faire référence ici à ce qui fait irruption parfois dans une cure, ces phrases inattendues, ces représentations brusques, étranges, ces rêveries dont nous sommes les réceptacles. Il me semble que dans ces moments-là, il se passe de notre côté, chez l'analyste, une altération de notre sentiment d'identité, momentanée certes, mais tangible. Pendant quelques instants, le patient envahit l'appareil psychique de l'analyste et il y active des processus mentaux originaux, étrangers à chaque membre du couple analytique.

L'analyste se situe alors sur un drôle de fil. Il est envahi par des représentations qui lui semblent d'abord incompréhensibles, mais pour autant, il les contient sans les décharger. Il les pense pour ensuite en restituer quelque chose au patient. L'objectif est que ce que le patient éprouve puisse s'élaborer et prendre forme grâce à l'appareil psychique de l'analyste. Il me semble qu'il y a là traversée de frontière psychique et donc momentanément un déficit de différenciation entre le patient et l'analyste.

On pourrait donc dire que les analystes sont amenés à développer une expertise dans ce jeu-là des frontières. Cela demande d'être capable de suffisamment d'agilité et de souplesse pour qu'à chaque séance, les frontières puissent être traversées dans un sens comme dans l'autre. Tout cela est possible parce que l'analyste est disposé à se prêter à une identification primaire à son patient, c'est-à-dire qu'en quelque sorte, il est prêt à reculer pour mieux sauter. J'ajouterais que si en tant qu'analystes, nous sommes coutumiers de cette gymnastique par-delà les frontières, c'est que quelque chose dans notre histoire nous y a entraîné mais que surtout, nous en sommes revenus.

Une psychanalyse serait donc une expérience partagée de traversée psychique qui permet, un retour sur soi, après être passé par un autre.

C'est un étrange mouvement tout de même que celui de traverser l'autre pour revenir à soi. En tant qu'analyste comment s'assurer d'être toujours prêt à cet exercice, être toujours disposé à accueillir ce qui est étranger au patient ou en nous ? A l'opposé, comment être sûr qu'on ne prendra pas un peu trop plaisir à ce jeu et qu'on aura bien la force et le désir nécessaire pour revenir à soi ? Cela me fait penser notamment à ces thérapies qui s'étalent sur plusieurs années et où il peut être difficile de quitter ce que l'on a pu représenter pour le patient pendant tout ce temps. D'ailleurs, c'est peut-être de cela dont

parle Freud quand il évoque qu'à la fin de la cure, l'analyste doit redevenir l'étranger qu'il a été, il doit savoir retourner à sa place après ce qu'il a traversé avec cet autre semblable. Peut-être est-ce là une autre façon aussi de comprendre la fameuse promesse de séparation entre le patient et l'analyste ?

Ces réflexions apportent donc une autre question : comment s'assurer qu'il y aura toujours mouvement et donc circulation, et non pas arrêt, c'est-à-dire suggestion, séduction, jugement moral voire même emprise ?

Il me semble que c'est précisément l'idée du retour sur soi pour chacun qui permet ce mouvement, cette circulation en tranquillité. Dans le voyage vers l'étranger, il faut l'assurance que le vol retour est bien compris dans le billet.

Si l'on fait le lien ici avec la peur de l'étranger et les deux mouvements psychiques susceptibles d'y répondre (suppression ou durcissement des frontières) que l'on a étudié précédemment, on peut peut-être dire que l'étranger existera toujours, il est profondément humain à plein d'égards. Pour restituer son entière humanité à l'étranger, ce qui est nécessaire pour un analyste, c'est de travailler à dompter sa peur. A chaque fois que les représentations ou les mots se dérobent, que notre pensée est figée, comme paralysée, il nous revient de la détricoter, tranquillement, pour accueillir ce qui dérange.

....

En guise de conclusion, j'aimerais partager avec vous le fait que ce travail sur la peur de l'étranger et les frontières m'a fait penser à nos corps, à celui de la mère et de son fœtus. On parle souvent des cellules de la mère qui traversent le placenta pour aller se nicher chez le bébé mais on parle plus rarement des cellules qui sont transmises du fœtus à la mère. Les scientifiques savent que ce phénomène, appelé microchimérisme peut persister des décennies après les naissances, et influencer la santé de la mère et du bébé. Pour le meilleur ou pour le pire ? Les recherches divergent sur ce point.

En tout état de cause, ce mécanisme de microchimérisme induit qu'il y a toujours de l'échange à la frontière.

Nous nous laissons des traces les uns sur les autres.

Nous sommes exposés les uns aux autres même si nous ne sommes pas en contact permanent .

Les frontières existent et elles peuvent être traversées.

Pour supporter cela et surtout en tirer le meilleur, tâchons de nous rappeler que nous appartenons tous à la race humaine et à aucune autre.

Narguise RASSAY